

« Le dilemme » : puis-je arrêter de m'informer pour me préserver ?

Par [Valentine Faure](#) Publié le 06 décembre 2023 à 17h00

Chaque mois, nos dilemmes moraux intimes sont passés au crible. La guerre Israël-Hamas charrie son lot de récits et d'images bouleversants, parfois insoutenables. La question surgit alors : continuer de suivre l'actualité malgré sa violence ou éteindre le poste, au risque d'ignorer le sort d'une partie de l'humanité ?

« Regardez ce qui se passe à Gaza ! », vous ordonne un inconnu sur le réseau social X, au-dessus d'une vidéo dont vous savez qu'elle va être épouvantable. Les pulsions sont contradictoires. Peut-on ignorer ce père palestinien qui vient de retrouver son enfant sous les décombres ? Les mots étranglés de cette mère israélienne qui attend ses deux filles prises en otage ? Peut-on les envoyer d'un coup de pouce anxieux ou nonchalant vers l'oubli ?

« Regarder, c'est tout ce que je peux faire, comme si je le devais aux gens qui vivent ça : au moins, prêter attention », dit une lectrice qui prend soin de compenser chaque témoignage, écrit ou vidéo, par un de l'autre camp. Est-ce que « regarder la barbarie en face », c'est nécessairement tout voir, tout savoir ? Les lits d'enfants baignés de sang, les salons qui pendent dans le vide, [« comment la rave-party près de Gaza a basculé dans l'horreur »](#) (Lemonde.fr), ou si un bébé israélien a bien [« été mis à mort dans un four »](#) (Libération.fr) ? Jusqu'où l'horreur est-elle partie intégrante de l'information ?

Le degré de violence atteint par ce conflit interroge les pratiques des professionnels de l'information, comme [le décrypte le magazine américain The New Yorker](#) le 28 novembre, et défie même la sensibilité des plus aguerris. « Pour la première fois de ma vie d'adulte, je ne peux pas regarder – ou lire – les informations, [confessait le 7 novembre Simon Jenkins](#), un éditorialiste du quotidien britannique The Guardian pourtant rompu aux terrains de guerre. Normalement, je trouverais choquant de ne pas savoir ce qui se passe ailleurs dans le monde. Nous devons à l'humanité commune de ne pas ignorer l'inhumanité, où qu'elle se produise. » Et pourtant, il admettait : « Il doit y avoir une limite. (...) Je ne vois pas en quoi les représentations incessantes de l'horreur en temps réel inculquent une quelconque vertu. »

Jugement parasité

Depuis le 7 octobre et les attaques du Hamas, puis les frappes israéliennes sur Gaza, partout dans la presse, des psychologues conseillent de prendre garde aux récits et aux images violents et aux traumatismes « vicariants », c'est-à-dire secondaires, que ceux-ci peuvent induire. Devant l'invasion des réseaux sociaux dans nos vies, des notifications sur nos smartphones et [des chaînes « tout info »](#), l'idée de rompre avec l'actualité s'est parée de vertu : il serait sage de s'en tenir à distance. « *Quit the news* » est devenu un thème classique du développement personnel : les informations seraient toxiques, négatives, souvent des « fake news » ; elles parasitent le jugement, accaparent notre temps précieux, nous traumatisent.

L'auteur de best-sellers suisse Rolf Dobelli en a fait un livre, *Stop Reading the News* (2020, anglais non traduit). Parmi les milliers de nouvelles que l'on ingurgite chaque année, dit-il dans [une TED Conference en 2011](#), « citez-m'en une – une seule ! – qui vous a permis de prendre une décision dans votre vie privée ou professionnelle meilleure que si vous ne la connaissiez pas ». Vu sous l'angle étroit de son propre développement personnel, l'information ne sert à rien. Soit.

Mais on peut aussi s'interroger sur la portée de la décision d'évacuer de sa vie « *le drame perpétuel de l'actualité* », selon la formule de Rolf Dobelli. En septembre 2022, [la Fondation Jean-Jaurès avait mené une étude](#) sur la « fatigue informationnelle » vis-à-vis de l'actualité : 53 % des Français en souffriraient (et 38 % « beaucoup »). On peut supposer que, après près de deux ans de guerre en Ukraine, le conflit Israël-Hamas ait fait muer la « fatigue » en « épouvante informationnelle ».

Cette guerre a aussi élevé l'enjeu moral quant à l'éventualité de se couper de l'actualité. Couper ses notifications quand les punaises de lit font la une est une chose. Quand un tel conflit est en cours, déroulant son lot quotidien d'horreurs, peut-on vraiment cesser de s'informer parce que « c'est trop dur » ? « *En tant qu'objet de contemplation, les images de l'atroce peuvent satisfaire plusieurs besoins* », notait l'écrivaine américaine Susan Sontag (1933-2004) dans son essai sur la photographie de guerre, *Devant la douleur des autres* (Christian Bourgois, 2003). Celui, notamment, de « reconnaître l'existence de ce qu'on ne peut amender en soi ». Mais combien de fois par jour peut-on faire cette expérience ?

La question s'est posée de façon très frontale aux députés de l'Assemblée nationale, [pour lesquels a été organisée une projection d'un film](#) monté par les autorités israéliennes à partir d'images captées le 7 octobre par des membres du Hamas auteurs des massacres. « *Ça devrait vous vacciner contre le négationnisme. N'hésitez pas à venir avec tous vos amis complotistes* », a twitté [le 11 novembre Mathieu Lefèvre](#), le député Renaissance à l'initiative de la projection, à l'endroit de David Guiraud, un collègue de La France insoumise. Faudrait-il voir pour croire ? On sait bien que non : les complotistes ne sont jamais convaincus par des images. A fortiori dans une guerre dont on sait qu'elle se double d'une guerre de communication féroce.

Une sélection de drames

Au lendemain des attentats du 11-Septembre, les télévisions et les journaux américains ont refusé de diffuser des photos des cadavres. Aujourd'hui, les journaux font évidemment toujours un travail d'éditorialisation, [expliquait dans un article, publié le 28 novembre](#), la présidente de la Société des rédacteurs du Monde, Raphaëlle Bacqué. Mais les images les plus brutes nous parviennent tout de même par d'autres canaux. Et ce sont parfois les autorités elles-mêmes qui les diffusent. « *Il s'agit de l'image la plus difficile que nous ayons jamais publiée. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous tremblons* », a déclaré le ministère israélien des affaires étrangères, dans un message publié sur X le 12 octobre, accompagnant des photos insoutenables de corps de bébés carbonisés. *Nous avons hésité à publier cette image, mais il faut que chacun d'entre vous le sache. Cela a eu lieu.* » Le commentaire fut immédiatement repris en miroir sous des images d'enfants palestiniens morts ou blessés par les bombardements.

Toute « actualité » est déjà une sélection des drames qui se jouent ailleurs : on ne peut pas se remplir de toute l'horreur du monde. Mais quel citoyen peut-on être si l'on n'est pas au moins un peu informé ? Quel adulte, même ? « Personne, passé un certain âge, n'a le droit à ce genre d'innocence, de superficialité, à ce degré d'ignorance ou d'amnésie », écrivait encore Susan Sontag. « *Laissons les images atroces nous hanter* », préconisait-elle, car elles ont une fonction vitale : « *Elles disent "voilà ce que les humains sont capables de faire, voici pour quoi ils peuvent se porter volontaires, avec enthousiasme, sûrs de leur bon droit. Ne l'oubliez pas".* »

Du projet nazi d'effacement de toute trace de la Shoah, nous avons gardé l'idée qu'il faut documenter et regarder pour ne pas oublier. Mais les enjeux liés à l'image sont tout autres ici. Celles des massacres du 7 octobre, notamment, « *sont non seulement faites pour être montrées* », explique Ophir Levy, coauteur, avec Emmanuel Taïeb, de *Puissance politique des images* (PUF, 120 pages, 10 euros). « *Mais on pourrait presque dire que le crime lui-même ne trouve son point d'accomplissement final que lorsque ces images sont vues. Le simple fait de les visionner parachève le projet terroriste consistant à nous frapper d'épouvante* ».

Nous sommes pris dans une guerre d'information qui rend les témoignages et les images à la fois nécessaires, traumatisants et suspects. Et dans cette guerre, c'est nous qui sommes l'enjeu : notre attention, notre indignation, nos colères, notre empathie.